

Déportation de Serge MERLET en Allemagne pendant la deuxième guerre mondiale.



Texte tiré d'un cahier rédigé par son père Raymond MERLET.
Nota: Serge avait un peu plus de 18 ans à l'époque.

Jeudi 14 septembre 1944.

En ouvrant les volets à 8 H.,maman apprend par madame Daval (une voisine) que des affiches apposées en ville annoncent que tous les hommes de Belfort âgés de 16 à 60 ans doivent se rendre à la caserne BOUGENEL, (ceux de la rive droite) pour 11 H. dernier délai. Chacun doit se munir de vivres pour 24 heures et d'une couverture. Il s'agit,d'après l'affiche,de travaux de terrassement à effectuer pendant une quinzaine de jours.

C'est la consternation en ville.Monsieur Réocreux (un jeune professeur du Lycée Technique, collègue de Raymond Merlet qui enseigne les mathématiques à Serge) dont la femme attend un bébé,décide d'exposer son cas à la Kommandantur. Après quelques instants d'indécision,je tente la sortie de Belfort en compagnie de Serge pour rejoindre Angeot .

A 9H 30,précédés de Josiane qui porte nos vivres,nous longeons la Savoureuse,du pont du magasin au pont de la rue de l'Est sans pouvoir passer.Belfort est entourée d'une ceinture de sentinelles.

Voyant celà nous décidons de rentrer et préparons notre équipement. Dès 10 H. je constate que des groupes d'hommes se dirigent lentement vers la caserne. Le mouvement s'amplifie jusqu'à 11 H. Je rends visite à Emile Masvézy (un voisin employé par la police) afin d'être informé de son intention. Il est décidé à se rendre à la caserne. Serge étant venu me dire que sa maman trouve mon absence prolongée,je rentre.

Notre voisin,Monsieur Kern,nous interpelle du pas de sa porte,et c'est là,débouchant brusquement dans la rue,qu'une patrouille allemande vient nous cueillir. Je demande au sergent s'il m'autorise à chercher nos vivres,ce qu'il accorde en nous faisant accompagner par un soldat.

En quittant notre rue,notre groupe s'adjoint sur tout le parcours d'une quarantaine d'hommes pris comme nous.Je dis à Josiane de nous suivre afin de contrôler notre lieu de destination.Arrivés à la caserne,je constate la présence de plusieurs centaines d'hommes déjà embrigadés. Je trouve là mon directeur,Monsieur Pion,mes collègues :Gardès,Réocreux,Auffay,et une foule de connaissances. Josiane nous quitte et rejoint la maison.

De la cour de la caserne Bougenel,le flot d'hommes s'écoule lentement par une poterne donnant accès à la caserne Kléber où s'effectue le triage.Nous ommes,mes collègues et moi,les derniers à effectuer notre entrée à la caserne Kléber.

Au passage de la poterne,un officier allemand du service du travail fait le tri des moins de 30 ans pour former un groupe de jeunes. Comme l'officier me sépare de Serge,je lui fais remarquer que c'est mon fils,ce à quoi il répond que celà lui importe peu.C'est alors que je me rends compte de l'existence de 2 groupes.Serge se rend constate pour la première fois qu'il va être seul en face des hommes hors de ma protection.

Il prend place à la suite d'une longue file de jeunes gens en compagnie de Mr. Réocreux qui a 27 ans et de son camarade de classe Jean Robinet.

Mon groupe rapidement constitué, est dirigé vers les bâtiments nord de la caserne. Je fais de ma main des signes d'adieu à Serge, mais je ne suis pas sûr qu'il me remarque. Le groupe de Serge quitte à son tour la caserne Kléber pour la caserne Hatry.

Après une heure d'attente, mon groupe est avisé, par la voix d'un officier, qu'on allait procéder à notre inscription, et qu'une fois cette formalité remplie, nous pourrions rentrer dans nos foyers, quittes à nous présenter chaque matin à 7 H à la caserne pour faire des terrassements dans les environs de Belfort.

L'inscription de ces centaines d'hommes traîne en longueur. Vers 17 H. un interprète invite les blessés de guerre à 60 % d'invalidité au moins et les malades à sortir des rangs. Je me décide à m'aligner auprès des mutilés de guerre et 10 minutes plus tard je quitte la caserne.

Je suis à la maison à 18 H., Josiane est seule, maman est allée à la Kommandantur en compagnie de Madame Réocreux pour obtenir l'élargissement de son mari. Elles rentrent à la nuit avec un laisser-passer sans avoir pu rejoindre Mr. Réocreux, en raison de la grossièreté d'un sous-officier allemand qui refuse de les entendre lorsqu'elles se présentent à la caserne Hatry.

De Serge, nous n'avons pas de nouvelles, sauf que l'on dit que des groupes de jeunes ont été dirigés sur la gare. La soirée se termine tristement dans l'incertitude sur le sort réservé à Serge et Mr. Réocreux.

Vendredi 15 septembre 1944.

Je me rends dès 8 H. à la caserne Bougenel muni du laisser-passer de Mme. Réocreux. C'est alors que j'apprends de la bouche d'un officier que les jeunes gens de 16 à 30 ans ont pris dans la nuit du 14 le train pour l'Allemagne. Le choc est rude; mais il me reste un espoir en pensant qu'il désigne l'Alsace pour l'Allemagne. Je rentre à midi sans espoir de revoir Serge avant longtemps.

Samedi 16 septembre.

La consternation règne en ville car la nouvelle de la déportation en Allemagne des jeunes gens de Belfort s'est répandue. Maman et Mme. Réocreux sont désolées.

Dimanche 17 septembre.

De Serge et de ses compagnons nous savons qu'ils ont embarqué en train en direction de l'Alsace dans la nuit du 14 au 15 septembre. Des personnes nous rapportent qu'ils chantaient la Marseillaise en passant à Danjoutin. Les plus de 30 ans sont restés à Belfort et sont employés à des travaux de fortifications à 10 km. de la ville. Ils sont rétribués à raison de 96 F. par jour. Comme le temps est constamment à la pluie, la route et le terrassement sont très pénibles pour ces hommes peu entraînés à ce genre de travail.

Les opérations militaires restent au point mort autour de Belfort. Lorsqu'une éclaircie apparaît, les avions américains viennent faire une courte visite dans la région et s'en retournent, accompagnés par les claquements secs d'une D.C.A. nourrie et bien dirigée. Il n'est pas rare qu'un avion soit touché à mort.

NOTA de Serge Merlet : nous avons bel et bien été embarqué en direct pour l'Allemagne.

NOTA de Serge Merlet : Pour comprendre la suite rédigée par mon père Raymond Merlet, j'indique brièvement dans cette parenthèse aux fins de chronologie ce qui arriva de mon côté :

Evacuation en Allemagne via Mulhouse, traversée du Rhin, mitraillage par des avions américains nous prenant tout d'abord pour un convoi militaire, rassemblement au centre de triage de Bietigheim, dispersion au travers de l'Allemagne (j'échouai à Heilbronn am Neckar), bombardement particulièrement sévère de cette ville qui fut rasée le 4 décembre 1944, "refuge" à Neckarsulm dans un camp de prisonniers de guerre, évasion le 31 décembre 1944, arrêt à Massenbach village où, grâce à un prisonnier de guerre travaillant chez un paysan je pus trouver un emploi dans une ferme (le manque cruel de main d'oeuvre locale me favorisa d'autant plus qu'on sentait poindre la défaite face aux Alliés), délivrance par des éléments blindés, retour à pieds et en stop en France.....

Extraits du journal de Raymond Merlet. Suite.

8 décembre 1944. Nous envoyons le premier message à Serge à Bietigheim (Wurtemberg) à tout hasard car nous savons, par une lettre qu'a pu faire passer (par quel moyen ?) Vantalou, camarade d'école de Serge qu'ils sont passés par le camp de triage de cette ville, Vantalou l'ayant vu alors qu'il était avec Mr. Réocreux .

Le 14 décembre, nous envoyons un 2° message à Serge car nous avons appris, par un évadé nommé Obry que Mr. Réocreux était à Reutlingen. Pensant que Serge a suivi Mr. Réocreux, nous adressons un message dans cette ville.

NOTA de Serge Merlet :

Je n'ai jamais rien reçu, bien entendu. Mais quelquefois le courrier passait du fait que l'Alsace était considérée comme Allemande.

Le 19 décembre à midi, Mademoiselle Koch, fille du propriétaire des usines SOCOLEST de Valdoie se présente et nous remet une lettre que le lieutenant Muller, de Thann, lui a confiée afin de nous la remettre. Elle vient de Serge. Elle a été écrite le 7 novembre pour sa tante Hélène (résidant à Thann en Alsace). Il lui annonce sa déportation, son voyage jusqu'à Bietigheim et son arrivée à Heilbronn. Il est détenu au Lager Daimlerstrasse avec 28 camarades.

Son travail est très varié : charpentier, couvreur, terrassier, charbonnier, etc pour le compte de la ville.

Le 19 décembre, dès réception de la lettre, j'envoie un 3° message à Serge : Sommes en bonne santé. Tante Hélène a remis lettre du 7 novembre. Tu es admissible aux Arts et Métiers à Châlons. Dédé tué à Ludwigshafen (il s'agit d'André Cramate, branche Froehly). Parrain Gaston ici . (Gaston Merlet, parrain de Serge).

26 décembre. Nous expédions un colis à destination du lager Daimlerstrasse à Heilbronn. (3 kg). (Inutile de préciser qu'il n'est jamais parvenu, pas plus que toutes les tentatives de correspondance).

Le 9 janvier nous envoyons un 4° message.

NOTA de Serge Merlet.

D'autres tentatives ont été réalisées par des voies diverses qui ne seront pas consignées ici, y compris par la Suisse, la Croix rouge, etc.. Toutes vaines.

Plus tard :

22 mars 1945. Nous apprenons par Mme. Fleury de la rue de l'Egalité que Monsieur Bastianuti, déporté avec Serge à Heilbronn, vient de rentrer en s'échappant par la Suisse. Maman va le trouver immédiatement en compagnie de Mme. Fleury. Bastianuti ne se souvient pas de Serge sous le nom de Merlet. Il faut lui apporter une photo. C'est alors qu'il s'écrie : "Je le connais, c'est le dessinateur !. Il était mon voisin de (lit) à Heilbronn et m'a quitté après le bombardement de la ville le 4 décembre 1944. Depuis cette date je ne sais pas ce qu'il est devenu car nous avons été dispersés par petits groupes. C'est ainsi qu'il s'est trouvé réuni à Mr. Réocreux à Neckarsulm".
Il nous dit que Serge était connu par son talent de caricaturiste.

NOTA de Serge Merlet.

Effectivement, à bien des reprises j'ai eu l'occasion de produire des bandes dessinées. Les gardiens me donnaient des cahiers et je les illustrais. En retour, il me donnaient de la nourriture supplémentaire que je partageais avec les co-détenus.

Après des aventures à peine croyables que pour l'instant je n'ai pas le courage de relater ici, je me suis trouvé dans un camp de prisonniers militaires à Neckarsulm. Aucune comparaison avec le "lager" d'Heilbronn. Nous étions beaucoup mieux traités par suite de "statuts" différents. La pagaie qui régnait alors dans une Allemagne sans cesse bombardée (nous avions 10 à 12 alertes aériennes par jour, et un bombardement par semaine en moyenne) aboutissait au fait que les Allemands étaient incapables de se rendre compte que je n'étais pas un prisonnier de guerre. J'étais donc traité comme tel, et pas comme déporté.

22 mars 1945. En rentrant à 17 heures je trouve une lettre de Serge dans la boîte. Maman et Josiane sont à un office religieux à St. Joseph. C'est avec un grand soulagement que je lis ces quelques lignes écrites sur une feuille spéciale de correspondance pour prisonniers de guerre.

C'est un nommé Charles Billereau n°3650 stalag 5 A qui a permis à Serge d'écrire en lui passant sa feuille. La lettre est datée du 4 février, donc relativement récente. Nous savons enfin ce qu'il est devenu depuis le bombardement de Heilbronn du 4 décembre 1944.

NOTA de Serge Merlet.

M'étant évadé le 31 décembre, j'ai relaté plus haut comment je me suis fait "embaucher" chez un paysan à Massenbach. Dans le village, une douzaine de prisonniers de guerre travaillaient dans les fermes et, le soir, ils étaient enfermés dans une baraque gardée par une sentinelle. L'un d'eux, employé chez le maire, obtint que je puisse les visiter de temps à autre. D'où mon contact avec Mr. Billereau, dit "Charlot".

Le fait qu'il soit chez des paysans nous rassure à tous points de vue. Un regret pourtant : nous ne savons pas l'endroit exact où il se trouve. Nous ne jugeons pas utile de renvoyer une réponse, car la guerre touche à sa fin. Le front est rompu du Palatinat à la Hollande et les alliés sont à plus de 100 km. de l'autre côté du Rhin. Nous pensons que Serge sera délivré dans une quinzaine de jours au plus tard. Maman se trouve rassurée et attend maintenant avec plus de patience le retour de son grand.

Le 4 avril, vers midi, nous avons la visite d'un jeune homme, André Weiss, qui est venu nous donner des nouvelles de Serge qui se trouve depuis le 31 décembre à Massenbach qui est situé à 14 km. au sud d'Heilbronn. Cette ville ayant été rasée le 4 décembre, il s'est dirigé de lui-même sur Neckarsulm où se trouvait Monsieur Réocreux. Après un "séjour" de 3 semaines, Serge a "quitté" cette ville.

7 avril 1945. Il est 13 H.30. Nous nous proposons de prendre la radio suisse lorsque je vois de la fenêtre du salon Serge qui débouche de l'angle de la rue Jules Grosjean. Il vient d'un pas fatigué, coiffé d'un béret et vêtu d'un imperméable bleu marine. Je reste stupéfait de cette apparition car nous ne l'attendons pas à cette date. Maman manque de s'évanouir et le voyant subitement à la grille. Son arrivée est tout ce qu'il y a d'imprévu car la radio vient de dire que l'on se bat encore à Heilbronn.

Serge a fait le trajet Massenbach à Belfort en compagnie de Henri Baudin, fils de l'avocat ancien maire de Belfort. Sur leur chemin, ils ont rencontré le général de Montsabert qui leur a serré la main, puis le général de Lattre de Tassigny qui les a interrogés et qui a fait signe à un camion de les embarquer. Ils ont mis 48 H. pour faire ce trajet tant à pieds qu'en auto, sans s'arrêter dans les centres d'hébergement réservés aux prisonniers et déportés.

Henri Baudin et Serge sont les premiers, à notre connaissance, qui reviennent de la région d'Heilbronn. Ainsi se termine l'exode forcé de notre fils

NOTA de Serge Merlet.

Bien sûr, cette période fut pleine d'aventures. Libérés des valeurs et des références relatives à notre culture éducative, religieuse, philosophique, etc, notre comportement était plutôt libre. La survie constituait notre principal moteur. Les principes moraux mis de côté, nous étions plus que débrouillards. Le pillage, le vol, le mensonge et le reste nous étaient familiers vis à vis des Allemands en général, et de nos gardiens en particulier.

Par contre, j'ai été très correct avec la famille Wagner de Massenbach. Après la guerre, mes parents les ont invités à Belfort afin de les remercier, et à plusieurs reprises je leur ai rendu visite au village.

Comment ai-je été libéré ? Le maire de Massenbach est venu me trouver et m'a demandé de me porter au-devant des Américains avec un drapeau blanc. Je devais leur dire qu'il n'y avait plus de troupes allemandes dans le village et qu'ils pouvaient entrer sans tirer et sans détruire les maisons. Ce que je fis. Ce n'est qu'au bout de plusieurs kilomètres que je découvris une Jeep stationnée en bord de route. Les occupants, accroupis, étudiaient une carte.

Je les hélai. "Hello, c'est moi !". Je n'eus pas l'occasion d'en dire plus. Surpris, ils déguerpirent sur le champ me laissant seul en rase campagne.... Je fis demi-tour, direction Massenbach.....

Il faut dire que ce jour là le plafond atmosphérique était bas. Aucun avion de chasse ne se riquait dans le peu d'espace entre terre et nuages. Par contre les bombardiers étaient à la fête, si l'on peut dire. Ils passaient sans relâche et on ne s'entendait plus dans le vacarme des moteurs. Alors que j'entrais dans le village, je vis les fils électriques tomber au sol, le crépi des maisons et les tuiles voler en éclats. Surpris, je me retournai. Les chars attaquaient et je ne les avais pas entendus !. Je plongeai dans le soupirail de la première maison et tombai sur les occupants terrorisés qui s'étaient réfugiés dans leur cave.

Ils me reconnurent. J'attendis un quart d'heure avant de sortir. Il y avait toujours autant de vacarme, mais cette fois les chars étaient à l'arrêt dans la rue, les moteurs toujours en marche. Je me fis connaître des soldats qui sortaient des tourelles en mâchant du chewing gum, tous le visage teint en noir, les postes de radio hurlant du boogie woogie comme ce n'était pas possible. Je pus m'entretenir en direct: des Canadiens français pour la plupart !

Le mitraillage du train Belfort-Bietigheim.

Par Serge Merlet.

La rafle des Belfortains le 14 septembre 1944 par l'occupant allemand se solda par l'expédition des 16 à 30 ans et même plus pour les territoires du Reich. Comme moyen de transport, la "Reichbahn" prise au dépourvu utilisa ce qu'elle avait sous la main : des voitures pour voyageurs et non pas, comme d'habitude, des wagons marchandises.

Et l'on nous bourra compartiment par compartiment, puis le convoi s'ébranla. Le Rhin fut franchi et nous commençâmes à traverser la forêt noire. A tout moment, nous marquions des arrêts sans cause apparente, en pleins bois. Puis nous repartions, traversant les ruines encore rougeoyantes de gares et de villages récemment bombardés par l'aviation alliée qui ne faisait pas dans le détail. De nuit, nous apercevions les fenêtres des maisons éclairées. Mais en passant, nous nous rendions compte qu'il n'en était rien : il n'y avait que quelques pans de murs, et la lumière était due aux restes de brasiers.

Bref, tout pour nous rassurer quant à notre séjour ! Quant à s'évader.... Il y avait des gardes armés dans les couloirs et sur des plateformes. Ils auraient tiré à vue sans complexe !

Quelque part le convoi s'enfonça dans une tranchée, entre 2 collines boisées. Je me situais contre une fenêtre à droite dans le sens de la marche et remarquai 4 avions qui tournaient sur nos têtes.

- C'est la "Luftwaffe" qui protège le train !, affirma quelqu'un...

En fait, des chasseurs bombardiers alliés nous attendaient à la sortie. Ils piquèrent sur la locomotive, l'encadrèrent avec quelques bombes et la trouèrent comme une passoire à coups de mitrailleuses. Le train fut bloqué net. D'un grand coup de pied je fracassai le carreau, m'éjectant au dehors, suivi par mes voisins. Tout le long du convoi le scénario était le même, soldats allemands mêlés à nous, civils.

Nous courûmes dans les prés à perdre haleine en direction d'un ruisseau qu'un pont croisait un peu plus loin. De ci, de là, un arbre....

L'escadrille piqua à nouveau, lâchant plusieurs rafales. Il y eut quelques blessés, mais pas de cas grave. Un miracle dans une telle débâcle..

Nous entendions siffler la mitraille de toutes parts. Me précédant, mon professeur du Lycée Technique de Belfort, Monsieur Réocreux, avait eu le temps d'enfiler son sac à dos, lequel présentait un trou gros comme le poing. Il avait dû être touché et courait sans le savoir ? Je le doublai en regardant derrière moi. Rien n'était ressorti par devant.. Logiquement il devait "trimballer" une balle....

Comme beaucoup, maintenant que les avions avaient largué leurs bombes, le pont devenait un refuge stratégique. Bon nombre fonçaient vers ce salut. Les avions piquèrent de rechef, mais ne tirèrent pas. Les pilotes avaient dû comprendre leur méprise.... Encore un tour au ras du sol, et ils disparurent derrière les collines.

Mais voilà : la zone du pont était marécageuse. Je fus bloqué net dans ma course, de la boue presque jusqu'aux genoux. Par chance je chaussais des

bottes et je pus me désengluer. Quant à ceux qui étaient devant moi, ils étaient prisonniers de la vase, certains jusqu'à la ceinture.

Il fallut faire la chaîne pour les sortir de là et quelques uns y laissèrent les chaussures, voire le pantalon !. L'effet ventouse est efficace !.

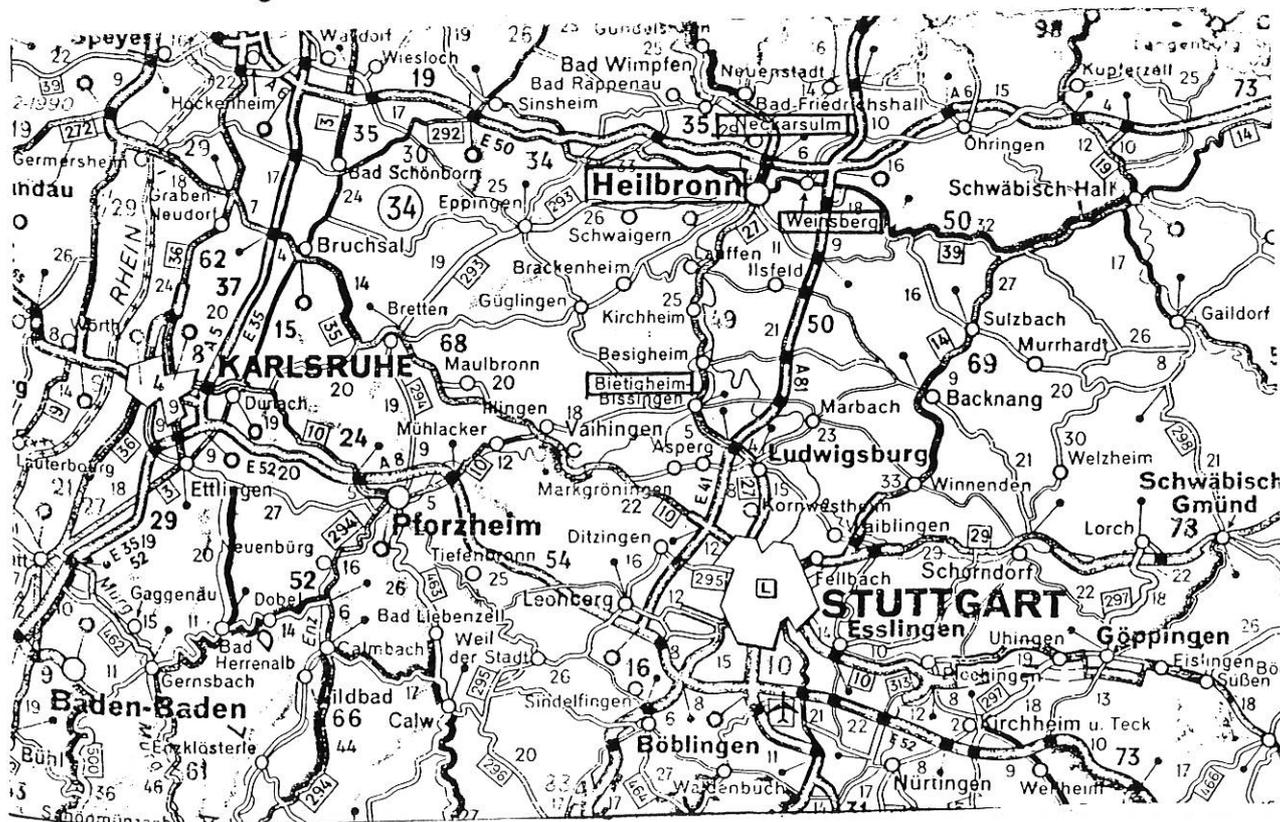
Nos gardiens nous intimèrent l'ordre de nous ranger en carré, l'un d'eux tirant une rafale de mitrailleuse en l'air afin d'accélérer le mouvement. Nous attendîmes quelque peu. Une autre locomotive arriva et remorqua le convoi reconstitué. En réintégrant notre compartiment, l'un de nous compta les impacts : onze trous, tous trop hauts, lors de l'attaque de la locomotive. Nous avions eu chaud !. Le côté gauche de ma veste était déchiré. Du cuivre avait fondu dans le tissu. D'où venait-il ?.

C'est dans cet équipage que nous débarquâmes au centre de triage des prisonniers à Bietigheim, un peu plus loin que Stuttgart qui se consumait encore suite à un bombardement aérien récent....

Quant à Monsieur Réocreux, on trouva la fameuse balle incrustée dans le manche de son blaireau. C'était une balle perdue qui n'avait plus beaucoup d'énergie quand elle y était entrée. Tant mieux, car d'autres avaient traversé les rails dans leur partie la plus épaisse !.

Une semaine plus tard nous débarquions à Heilbronn et fûmes parqués dans le gymnase d'une école en attendant d'être dispersés dans des camps ou, pour certains, dans des usines. Et c'est là que, précisément, nous fûmes bombardés la première nuit, nous ruant dans la cour, car les vitraux s'abattaient à l'intérieur du local par les effets de souffle. Les premiers vers la sortie furent bousculés par la horde et tombèrent à même le sol. Au premier rang : Monsieur Réocreux. Il fut piétiné et sérieusement blessé. On dut le transporter à l'hôpital.

Les sirènes n'avaient même pas eu le temps de prévenir : elles se mirent à hurler en même temps que les bombes éclataient.... Le lendemain j'étais enfermé au "Lager nord" de la ville.



Le bombardement de Heilbronn (Allemagne) le 4 décembre 1944.

Par Serge Merlet.

Notre camp de détention, en lisière de la ville de Heilbronn am Neckar, était séparé en 2 parties. Je n'ai jamais bien compris les motifs de cette disposition. D'un côté une foule de détenus dont certains portaient un vêtement zèbré noir et blanc, de l'autre des déportés en civil : nous.

Chaque matin, à l'aube, un garde pénétrait dans notre "bloc" et nous "saluait" avec un : Aufstehen, "monsieuss" !.

Une louche d'espèce de liquide noir constituait le déjeuner et il nous était remis pour la journée une tranche grise, souvent moisie, de ce que l'on qualifiait de pain. Du son cuit avec quoi ?, de la pomme de terre ?. Certains prétendaient qu'il y avait de la sciure de bois... En tout cas il fallait s'entourer de précautions: tout partait en poussière dès qu'on y touchait.

A midi et le soir, une louche d'un espèce de liquide indéfini constituait le repas. N'oublions pas la tranche de "margarine" (?) qui suscita beaucoup d'hypothèses et aucune réponse... De ce fait, nous allions exclusivement aux "pissotières" et pratiquement jamais aux W.C. , car "nourris" exclusivement de liquide.

Chaque jour nous étions répartis en petits groupes affectés à toutes sortes de travaux : ceuser des tranchées, scier et fendre du bois, refaire des charpentes provisoires et réentouler des maisons bombardées, ramasser dans des seaux les petites bombes incendiaires avortées (de gros crayons métalliques, couleur aluminium), déménager le contenu d'habitations éventrées, abattre des arbres en forêt, etc... etc... .

Bien entendu nous étions encadrés et surveillés par du personnel "spécialisé", tantôt militaire, tantôt civil portant l'insigne du Parti, mais armé dans tous les cas bien entendu.

La nuit tombait ce 4 décembre 1944 lorsque les sirènes se mirent à hurler. Bah !. Une alerte de plus, pensions nous... Il y en avait 10 à 12 par jour pour rien : un seul bombardement par semaine constituait notre ration. Et c'était des petits bombardements : 3 ou 4 bombes qualifiées de "mines aériennes" (pourquoi ?), mais chacune rasait un pâté de maisons en explosant dans les toitures : de quoi maintenir la pression parmi la population car il était impossible de savoir s'il y avait danger ou pas.

A chaque alerte, c'était la fuite aux abris. On ne dormait pratiquement pas. C'était peut-être le but recherché ?. Pour nous, 2 solutions : les tranchées du camp ou les caves d'un silo à grains jouxtant le camp et dont on nous autorisait l'accès.

Cette fois là, cela paraissait plus sérieux. Des avions éclaireurs se mirent à tourner au dessus de la ville en lançant des fusées. On y voyait plus qu'en plein jour !. Au vacarme qui déchirait le ciel, nous comprîmes que ce serait notre "fête" pour de bon !. Une avant-garde de bombardiers commença à arroser un peu partout. Terrorisés, nos gardes prirent la fuite abandonnant l'entrée du camp. Nous les suivîmes et, emboitant le pas à la horde populaire

qui quittait les maisons, je finis par arriver au bout de quelques centaines de mètres à ce que nous appelions "la place de l'horloge", rond point au centre duquel une grosse pendule était censée indiquer l'heure. C'est sous cette place qu'avait été creusé un réseau de galeries bétonnées auquel on avait accès par des doubles portes blindées.

J'entrai en trombe avec la foule, mais restai vers l'entrée: on ne sait jamais... A peine avais-je franchi le seuil qu'il pleuvait des bombes partout. Anxieux, les gens s'étaient jetés à plat ventre, à 4 pattes, chacun essayant de se glisser sous ses voisins !. Déformée par une explosion proche, la porte blindée refusa de se fermer. J'attendis....

On aurait dit une ruée de chevaux qui piétinaient la voûte de l'abri. Cela approchait, passait au dessus de nos têtes, s'éloignait, aussitôt remplacé par un autre groupe. On ne s'entendait plus. Une fumée âcre entrait par l'issue. Des gens hurlaient, d'autres priaient. D'autres encore restaient prostrés, hébétés....

A chaque explosion proche nos poumons étaient oppressés, puis vidés. Comment expliquer cela ? Les consignes précisaient qu'il fallait placer un crayon ou autre entre les dents pour ne pas se faire étouffer, voire vider !.

Au bout d'un certain temps la cavalerie s'éloigna, mais restait le vacarme. Je me risquai à la sortie et gravis l'escalier encombré de débris divers. Quand j'émergeai, tout brûlait autour de moi. Plus de maisons, plus de rues. Des ruines partout. Je pensai à l'incendie de Rome sous Néron !.

Je ne vais pas m'étendre à décrire l'ambiance d'une détresse générale. Terrorisés, les gens n'osaient plus sortir.

Je tombai sur un camarade d'école du Lycée Technique de Belfort : Schniepper. Nous décidâmes de sortir de la fournaise. Mais comment ? Le camp ? Il était parti en fumée : plus une trace des bâtiments en bois.

J'ai précisé qu'il n'y avait plus de rues. Tout était au même niveau. seules les cheminées avaient résisté et se dressaient (par quel miracle ?) de ci, de là..

Des bombes pas éclatées réactivées par l'incendie explosaient après coup, projetant en tous sens les débris qui les recouvraient. Nous nous orientâmes au mieux pour sortir....

Je ne relaterai pas cette équipée aventureuse, mais en lisière de ville un cordon de militaires, membres du Parti, de la Hitler Jugend et autres organisations accourus des villages voisins, tentaient d'aider ceux qui sortaient du brasier. C'est ainsi que nous fûmes cueillis et embarqués manu militari à la prison de Neckarsulm, ville voisine de Heilbronn, mais épargnée.

Pas longtemps !. Quelques heures plus tard nous nous évadions à la faveur d'une alerte aérienne : les gardes avaient abandonné leurs postes et nous n'eûmes qu'à enfoncer les portes pour filer dans la nature.

Quant à Heilbronn, ville rasée, combien de survivants ? On a parlé de milliers de morts. Les abris anti-aériens n'avaient pas pu jouer leur rôle bien que reliés les uns aux autres par galeries souterraines : tout était bouché et personne ne pouvait plus sortir. Noyés par l'eau sortant des canalisations broyées, asphyxiés par le gaz domestique, le manque d'air, les fumées, rôtis vifs dans des caves sous les caves, personne ne s'en sortait !. La radio annonça : Heilbronn, ville morte....

Sortir de Neckarsulm était une chose. Mais alors, où aller ? et que faire ?
Le lendemain, à la nuit tombante, Schniepper et moi graviment le Weinsberg, colline adossée à Heilbronn et couverte de vignoble. Nous trouvâmes une cabane servant de remise à outils et nous en forçâmes la porte. Il gelait à pierre fendre et nos maigres hardes ne nous protégeaient guère. Un poêle se dressait dans un coin et en cherchant bien dans le noir nous trouvâmes une seule allumette.

Le papier, trop humide, refusa de prendre. Heureusement : c'était une installation pour fondre le soufre et il aurait fallu déguerpir pour ne pas se faire intoxiquer.

A l'autre bout : une sorte d'auge recouverte de planches. Nous nous allongeâmes dessus, côte à côte, pour dormir quelque peu à l'abri du vent. Mais à peine installés, les planches cédèrent et disparurent dans un trou sans fond !. C'était une citerne. Nous eumes juste le temps de nous accrocher au bord pour ne pas descendre dans le précipice béant.

A l'aube, nous sortimes de notre piètre refuge et descendimes sur Heilbronn afin de pénétrer dans les ruines périphériques pour y trouver de quoi manger. Partout, des pancartes annonçaient : Les pillards seront punis de mort. Tirs sans sommations !. Nous eûmes de la chance : une vieille dame nous aborda en nous demandant de l'aide pour sortir quelque mobilier et vêtements roussis des ruines de sa maison en lisière de ville. Nous acceptâmes à condition d'emporter ce qui pouvait être comestible et elle donna son accord. Elle prévint les sentinelles et nous entreprimes les fouilles.

C'est à ce moment là que passa un camion convoyant des prisonniers de guerre français réquisitionnés pour déblayer. Nous leur exposâmes la situation. Ils nous conseillèrent de les accompagner à leur "stalag" et de nous faire passer pour des prisonniers militaires. Les conditions de détention, malgré leur précarité, étaient somme toute acceptables comparées à celles de notre "lager".

Je fus séparé de Schniepper et intégré à un groupe de prisonniers de guerre au camp de Neckarsulm où l'on m'employa comme manoeuvre aux usines N.S.U., terrassier et autres métiers.

Le 31 décembre, profitant d'un temps exécrationnel, je m'esquivai en direction de la Suisse : 250 km environ. A travers champs bien entendu...

Le repas du jour fut frugal : une poire pourrie empalée à une branche que je dus aller chercher en grimpant à un arbre.

C'est alors que la neige se mit à tomber. Cela m'arrangeait et me desservait à la fois. Pas un chat dehors.... Au bout d'une vingtaine de kilomètres, avancer devenait quasi impossible. Le hasard me servit. Bloqué par l'intempérie, un prisonnier détela le cheval qui ne pouvait plus tirer une charette embourbée, en proférant des chapelets de jurons dans le Français le plus pur !. Je le hélai :

"La Suisse, c'est bien par là ?."

Nous parlâmes. Il travaillait dans la ferme du maire d'un village : Massenbach, où il était bien traité. Là bas on manquait cruellement de main d'oeuvre, les hommes valides étant partis en guerre. Il me proposa de me présenter à son patron qui était également le chef du parti du secteur.

Il m'assura que je n'aurais aucun problème, que je n'étais pas le premier

depuis le bombardement de Heilbronn qui avait tout désorganisé, que je serais affecté à une ferme et que je n'aurais qu'à attendre là la fin des hostilités.

J'acceptai.

Le maire était assez réaliste pour comprendre qu'un apport de main d'oeuvre, même dans ces conditions, était plus utile que de s'en priver. Et puis c'était une façon d'obtenir un certificat de bonne conduite à l'occasion des enquêtes qui ne manqueraient pas lorsque les divisions alliées envahiraient le secteur. On sentait la fin relativement proche malgré la résistance acharnée des troupes allemandes.

C'est ainsi que je terminai ma vie de fugitif dans la famille Paul Wagner, loin des bombardements, bien nourri, correctement logé et équipé car je n'étais vêtu que de loques. Quant aux "chaussures"... inutile d'en parler.

Beaucoup de choses à dire concernant cette période. Je retrouvai dans les environs un camarade de Belfort, Henri Baudin, qui avait parcouru le même cursus que moi et, dans le village à côté, Monsieur Réocreux, mon ancien professeur du Lycée Technique lui aussi affecté à une ferme. Le voir nettoyer le cul des vaches provoquait de notre part une hilarité incomparable.

La famille comprenait le père, brave homme qui avait été fait prisonnier en 1914-1918 par les Anglais et qui connaissait le problème pour y avoir goûté, la mère, une grand'mère, la fille Elly 19 ans et le fils Albert 17 ans qui fut rapidement un "copain". Il devait décéder quelques années plus tard et j'ai toujours regretté de ne pouvoir, de ce fait, le compter dans le cercle de mes relations après guerre.

Sous le même toit résidaient des réfugiés : la famille Seibert (père, mère et fils d'une douzaine d'années) et 2 autres personnes : un garçon n'ayant pas tout à fait l'âge de porter les armes et un homme jeune réformé, gravement brûlé par un lance-flammes sur le front de l'Est.

Bien entendu j'avais toujours en tête une tentative de départ. C'est ainsi que, nanti d'un drapeau français confectionné par mes soins et après avoir averti mon "patron", je m'installai dans une grande clairière isolée, étalant mon étendard au sol pour me faire voir et me faire identifier par un "mouchard" (appareil de reconnaissance quelquefois armé). Je pensais qu'une fois repéré, l'avion atterrirait et m'embarquerait.

Pour être repéré, je le fus rapidement, mais j'essayai le feu d'une mitrailleuse ! J'eus juste le temps de sauter dans un trou creusé par le Volksturm pour le cas où...

Je rentrai piteusement après cette tentative avortée en ayant soin de marcher sous le couvert des arbres...

Autre anecdote.. Fonçant à vélo, Henri Baudin vint demander du secours. La grange de la ferme de son patron menaçait de brûler : un avion avait tiré dans la toiture. Je me rendis rapidement sur place et Henri et moi, à califourchon sur le faite jetions des seaux d'eau qu'on nous faisait passer, de ci, de là, chaque fois qu'une flammèche apparaissait entre les tuiles. C'était mieux que rien, mais guère efficace. La fumée finit par attirer un avion qui détuila la grange d'un coup de mitrailleuse pendant qu'Henri et moi nous nous laissions glisser jusqu'au sol !. Quelle chute !. Un peu plus et nous étions tués par balles..... Finalement, la grange brûla complètement.... Des histoires de ce genre, il y en eut toute une cascade....

Après la guerre....

Visite à la ferme à Massenbach (Allemagne) où Serge Merlet s'était réfugié suite à l'évasion du camp de Neckarsulm...

A l'entrée, de gauche à droite : Serge Merlet, son ancien "patron" Monsieur Paul Wagner, Madame Wagner, la grand-mère, la fille Elly, Yvonne Merlet mère de Serge. Raymond, père de Serge, prend la photo. Le fils Wagner étant aux champs n'a pu être pris....

